

LES ARCHIVES DU SILENCE

Traces et documents dans les meurtres de masse

Les archives occupent une place particulière dans le travail sur les meurtres de masse. Elles subsistent souvent en grand nombre, l'extermination laissant nécessairement des traces multiples, sous la forme de documents, d'images, d'objets, etc., qui viennent tous attester l'ampleur du drame et en suggèrent après coup l'horreur.

Mais elles ont aussi été souvent l'objet d'un processus concerté de dissimulation, les meurtriers cherchant à effacer les preuves de leurs crimes. A l'image des mécanismes de l'inconscient qui associent survivance et refoulement, les archives impliquent donc une archéologie particulière, attentive aux incertitudes et aux falsifications de la mémoire collective.

C'est à cette archéologie que le colloque international « Les archives du silence » voudrait s'intéresser, en étudiant ces traces multiformes que sont les archives, qui prennent une résonance particulière dans le cas des meurtres de masse, puisque, plus encore que pour d'autres événements historiques, leur statut transitionnel les situe entre mémoire et oubli, entre vérité et mensonge, entre doute et témoignage.

Ce colloque vient clore le programme « Art et postmémoire au Rwanda », ouvert en janvier 2014. Mais il est en fait l'aboutissement d'un long processus débuté au Cambodge en 2008 par la création du dispositif des « ateliers de la mémoire ». Ceux-ci, qui ont été organisés à trois reprises – en 2008, 2009 et 2012 – au Centre Bophana de Phnom Penh dirigé par Rithy Panh, visaient à permettre à de jeunes créateurs en arts plastiques de produire, en s'inspirant des archives du Centre, des œuvres personnelles leur permettant d'exprimer leur rapport personnel à l'histoire de leur pays et à la manière dont celle-ci s'était inscrite en eux.

Au cœur de ce dispositif figure la notion de « postmémoire ». Inventée par Marianne Hirsch, professeure à l'Université Columbia et que nous avons la chance d'accueillir ici, elle tente de décrire la manière dont les drames collectifs comme les exterminations laissent des traces non seulement chez les survivants mais aussi dans les générations suivantes, y compris chez des sujets qui n'ont pas connu l'événement traumatique, voire en ignorent l'existence.

Significatif est en ce sens l'exemple du Cambodge, qui vit sous une chape de plomb mémorielle, puisque la majorité des jeunes Cambodgiens n'ont jamais entendu parler du génocide, sans être pour autant psychologiquement indemnes de ses effets. Mais la notion n'est pas moins féconde dans un pays comme le Rwanda qui, au contraire du Cambodge, garde vivant le souvenir de l'extermination, tant les effets des meurtres de masse se font sentir sur plusieurs générations.

Organisés autour de la postmémoire, les ateliers reposent par ailleurs sur cette conviction que l'art exerce une fonction essentielle pour ouvrir l'accès à une vérité que l'Histoire seule ne saurait prendre en charge. Sans négliger les apports de celle-ci, l'art ne traite pas de la même manière les archives, puisqu'il ne les utilise pas comme le support d'une recherche scientifique, mais comme le point de départ d'un travail individuel sur l'imaginaire et le langage qui mobilise les sources les plus intimes du sujet.

Cette première série d'ateliers de la mémoire n'aurait pu être organisée si les jeunes créateurs n'avaient été accompagnés dans leur travail par deux artistes confirmés, le peintre Vann Nath – l'un des sept rescapés du centre d'extermination S-21 – et le peintre et auteur de bande dessinée Séra, qui, tout en créant des œuvres personnelles, ont su les guider dans leur propre cheminement, permettant ainsi à trois générations de créateurs de dialoguer.

La douzaine d'œuvres ainsi créées ont été exposées à plusieurs reprises, au Cambodge en premier lieu, puis à deux reprises en France : en 2010 d'abord, à l'Université Paris 8 où l'exposition a été accompagnée d'un colloque international, « Cambodge, le génocide effacé », le premier organisé en France sur le génocide cambodgien, puis en 2011 au Forum des images. Elles ont ensuite été exposées en 2013 à New York, à l'Université Columbia, où elles ont donné lieu à un deuxième colloque international, « Art et postmémoire », où la notion élaborée par Marianne Hirsch a été mise à l'épreuve de plusieurs grandes exterminations du 20^e siècle.

La réussite de ce premier travail collectif, mais aussi la présence à New York d'Anne Aghion et d'Assumpta Mugiraneza, nous ont donné l'envie de poursuivre l'aventure en exportant au Rwanda le dispositif des ateliers de la mémoire. Si les principes fondateurs ont été préservés, dont celui de faire réaliser des œuvres à partir d'archives par de jeunes créateurs, l'accent a été porté cette fois sur l'écriture, la culture rwandaise accordant moins de place que celle du Cambodge aux arts de l'image.

Les jeunes écrivains qui ont participé à ces deux ateliers de la mémoire – qui se sont tenus en février et à l’automne 2015 – proviennent de deux horizons. Quatre d’entre eux sont venus de France où ils ont suivi à l’Université Paris 8 un master de création littéraire, les autres sont originaires du Rwanda. Le dialogue entre eux a été incessant et la richesse des œuvres produites tient beaucoup à la qualité des échanges et à la confrontation des expériences.

Pour succéder à Vann Nath et à Séra, nous avons bénéficié de l’aide de deux écrivains reconnus, Olivia Rosenthal, dont l’œuvre romanesque et théâtrale – comme *On n’est pas là pour disparaître* ou *Mécanismes de survie en milieu hostile* – mêle depuis longtemps fiction et documents, et Dorcy Rugamba, fondateur de la compagnie théâtrale *Urwintore*, auteur de plusieurs textes sur le génocide des Tutsi comme *Marembo*, et co-auteur de la pièce majeure sur le génocide, *Rwanda 94*. Comme l’avaient fait au Cambodge Vann Nath et Séra, ils ont épaulé les jeunes créateurs, mais aussi créé en parallèle leurs propres textes.

Les œuvres ainsi produites par les auteurs des deux générations peuvent être lues isolément et donneront lieu à des publications ultérieures. Mais elles ont aussi fourni la matière à un spectacle théâtral d’un genre nouveau, « Retour de Kigali », qui en regroupe des extraits en mêlant les auteurs et les textes, et y associe des montages vidéo et une partition musicale. « Retour de Kigali » a déjà été représenté à cinq reprises, à Paris et à Bruxelles, et le sera deux soirs de suite ici même, avant d’être sans doute monté l’an prochain sur une grande scène française.

Ces lectures et ce spectacle accompagneront le colloque proprement dit, qui, comme celui de New York, ne sera pas exclusivement centré sur le génocide des Tutsi du Rwanda, mais ouvert à la réflexion sur d’autres génocides et meurtres de masse. Il est en effet important de montrer que si les exterminations ont chacune leur spécificité, qu’il convient de respecter, elles présentent aussi entre elles des points communs et des résonances, et que la recherche scientifique comme la mémoire ne peuvent se passer d’une approche comparatiste.

Quatre demi-journées sont prévues. Dans la première, intitulée « Archives et ressources », nous nous interrogerons sur la définition et le statut de l’archive, ainsi que sur les conditions de création des centres de ressources audiovisuelles, qui, comme ceux de Phnom Penh et de Kigali, permettent de les conserver et de les classer pour les rendre accessibles au plus grand nombre.

Dans la deuxième demi-journée, « Lire les archives », nous tenterons d'étudier comment décrypter et interpréter des traces et des documents liés aux meurtres de masse, qui non seulement ont été soumis à l'épreuve du temps, mais que les meurtriers ont tenté de faire disparaître, et nous chercherons quelle épistémologie de l'archive il conviendrait de constituer face à l'extrême.

Dans la troisième demi-journée, « Les archives face à la justice », nous nous interrogerons sur la place qui doit être donnée aux archives dans les procès pour meurtres de masse, en particulier dans leur confrontation aux témoignages, et nous nous demanderons comment elles sont susceptibles de faire émerger une forme de vérité face à la volonté de dissimulation.

La quatrième demi-journée, « L'art face aux archives », sera consacrée à une réflexion sur l'utilisation dans la création artistique des archives liées aux meurtres de masse. Nous nous demanderons quelle esthétique et quelle éthique particulières leur traitement implique et dans quelle mesure elles sont susceptibles d'exercer, face à l'effacement et au déni, une fonction de transmission.

La littérature et l'art ne seront pas impliqués seulement lors de la quatrième demi-journée de ce colloque. Ils le seront aussi par les lectures des œuvres des jeunes créateurs, par la double mise en scène du spectacle « Retour à Kigali », par la performance de Séra enfin, présent lors des ateliers de la mémoire du Cambodge comme au colloque de New York, et dont l'œuvre est comme un fil rouge entre ces manifestations.

En prolongeant en effet au Centre Iriba de Kigali un travail de recherche initié il y a près de dix ans au Centre Bophana de Phnom Penh, c'est comme une passerelle que nous tentons de construire à travers le temps, non seulement entre ces deux pays et ces deux centres d'archives, mais aussi entre ces communautés de chercheurs et d'artistes qui ne se résignent pas, par respect pour ceux qui ont disparu et demeurent à l'écoute, à ce que l'oubli l'emporte sur la mémoire.

Pierre Bayard et Soko Phay